

cette unicité n'est ni désirable, ni pratique.

Elle n'est pas désirable ; car du coup elle tue la concurrence et partant l'initiative privée de tout éducateur qui voudrait faire bénéficier ses compatriotes de ses études et de son expérience, quitte, toujours, à faire approuver son livre par le Conseil de l'instruction publique.

Elle n'est pas pratique, car il faut varier l'enseignement suivant les milieux où vivent et grandissent les enfants. Le petit citadin, par exemple, ignore une foule de choses—de leçons de choses—que connaît le petit campagnard, et *vice versa* ; par conséquent il faut varier même les leçons de choses, et nous prétendons qu'une pédagogie qui voudrait passer indistinctement dans le même moule tous les enfants qui fréquentent les écoles de la Province serait pour le moins boiteuse. Nous savons des enfants qui s'ennuient affreusement à certaines leçons de choses fabriquées à tant la ligne dans les manuels de commande qui ont remplacé depuis quelques années l'ancien alphabet pourtant si facile à étudier et à enseigner.

Mais pardon de notre verbiage.

Pour que le livre de M. Magnan doive supplanter tous les autres il faut qu'il soit nécessaire, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas dans notre pays un autre manuel propre à en tenir lieu. C'est un peu ce que M. Magnan sent le besoin de suggérer dans son article ; mais c'est difficile, et la question est délicate. Nous avouons n'être pas prêt nous-même à admettre tout de suite pareille perfection.

Au contraire, nous savons que la pédagogie est loin d'avoir dit son dernier mot ; par conséquent nous attendons des livres plus parfaits encore que *Mon premier livre*. Si celui-ci a du mérite en soi, il ne saurait être à coup sûr la perfection même. En attendant—et ce n'est pas trop affirmer—si d'autres livres, déjà en usage, également approuvés par le Conseil de l'instruction publique, également recommandés, d'un mérite presque aussi grand—nous voulons être généreux—sont vendus tout comme le commun des livres, et donnent aux instituteurs, aux institutrices et aux inspecteurs plei-

ne satisfaction, si, de l'aveu de ces intéressés et des parents, on y apprend bien à lire, la substitution d'un livre unique—par des moyens aussi détournés et aussi habiles que l'on voudra—faite à *grands frais*, n'est pas aimable. Et, au point de vue général, le livre ainsi implanté n'est pas loin d'être inutile. N'est-ce pas là même un euphémisme ?

Nous n'aurions pas dit la même chose si *Mon premier livre* eût été mis en vente comme les autres. Avec la recommandation du sous-comité des livres, la lettre de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Québec, approbation excellente mais non exclusive, et le mérite intrinsèque que l'auteur reconnaît à son ouvrage, *Mon premier livre* eût pu faire son chemin. Et les \$8.00 qu'il coûte et coûtera annuellement pourraient être divisées entre quelques centaines d'arrondissements les plus pauvres, et réparer un peu les brèches que les frais de pension et de vêtements doivent faire dans les \$60.00 à \$75.00 qu'y reçoivent les institutrices.

LIVIUS.

Pâques

Resurrexit sicut dixit, alleluia !
 Oui, le Christ est ressuscité, et l'Église vient de célébrer cette grande fête avec toute la pompe et la majesté qu'elle sait déployer dans ces circonstances. Pâques ! voici le jour que le Seigneur a fait, le grand jour des chrétiens, le jour de délivrance ; c'est le souvenir du passage de la mort à la vie, des ombres du sépulcre aux gloires du ciel. Lorsque les Hébreux eurent traversé la mer au milieu de ses flots divisés et immobiles, quand ils se trouvèrent sur l'autre rive, séparés de leurs ennemis, ils firent entendre des cantiques de joie et adressèrent au Seigneur des hymnes de reconnaissance. Les chrétiens, le jour de Pâques, délivrés des entraves de la mort, passant de la servitude du péché à la liberté des enfants de Dieu, ressentent une semblable joie, et dans un saint enthousiasme, font entendre, comme autrefois les Hébreux, des chants de victoires :

“Peuple, prosterne-toi, adore la victime pascalle, adore l'agneau qui sauve les brebis !

“Adore le Christ qui réconcilie le ciel et la terre !

“Qu'as-tu vu, Madeleine ? dis-nous, qu'as-tu vu sur le chemin ?

“J'ai vu le sépulcre du Dieu vivant. J'ai vu la gloire du Christ ressuscité ; j'ai vu les anges, témoins célestes, avec leur robes éclatantes de blancheur, me montrer le tombeau vide, je les ai entendus me dire : Il n'est plus ici.

“Le Christ, mon espérance, est ressuscité d'entre les morts : Alleluia !”

Alleluia ! tel est le cri que répète le peuple chrétien le matin de ce grand jour. Les cloches de nos temples le jettent au quatre coins du ciel ; les voûtes sonores de nos magnifiques cathédrales, les faibles échos de nos églises de village, de nos chapelles des hameaux, répètent cet air qu'ils savent depuis longtemps. La foule, recueillie et méditant le grand mystère du jour, encombre les nefs sacrées. Pauvres et riches, savants et ignorants, tous viennent se prosterner et adorer ce Dieu trois fois saint, sortant du tombeau, glorieux et immortel. Comme les saintes femmes, ils entendent dire : “Le Christ est ressuscité comme il l'avait dit”, et alors ils s'approchent de la table sainte et reçoivent ce même Dieu, avec des élans de joie, lui répétant au fond de leur cœur : Alleluia ! Alleluia !

O fête de Pâques, que tu es belle et consolante ! Quel cœur ne serait pas touché à la vue de la décoration des églises, de l'imposante solennité de nos cérémonies, de la suave mélodie de nos chants ! Tout l'office de cette grande fête respire l'allégresse ; il y a dans l'air comme un hymne de joie et de gaieté céleste. Et puis quelle consolation pour des chrétiens ! La résurrection de Jésus-Christ est le fondement de notre foi : sa résurrection est aussi notre résurrection, puisque sa vie est notre vie.

Laudemus Dominum quoniam magnifice fecit. Que vos œuvres sont belles, Seigneur, que votre amour est grand ! Pour nous vous avez souffert, pour nous vous êtes mort, pour nous aussi vous êtes ressuscité. Attirez-nous à vous selon votre parole : *omnia traham ad meipsum.* E.